

24 images

24 iMAGES

Quotidien décalé

Un ange passe

Marcel Jean

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1988). Compte rendu de [Quotidien décalé / *Un ange passe*]. *24 images*, (39-40), 88-88.

confie une dernière fois en attendant son amant.

Rarement un film aura-t-il à ce point reposé sur les épaules d'une actrice. Prodigieuse, Jackie Burroughs porte le film avec une aisance troublante, son rapport avec les mots de Maryse Holder étant d'une constante ambiguïté. La façon dont elle se confesse à la caméra, avec un humour et une complicité favorisés par le

tournage à effectifs réduits, génère un étrange rapport à l'écran, somme toute très proche de l'intimité des lettres envoyées à une amie.

Généreuse, entière, drue, la parole envahit *A Winter Tan* pour en faire un moment de pure émotion. C'est ainsi qu'à travers la voie cassée de Jackie Burroughs, Maryse Holder devient une moraliste guettée par la grâce. ●

UN ANGE PASSE

par Marcel Jean

Quotidien décalé

Simone et *Horoscope favorable*, présentés respectivement lors de la première et de la troisième édition du festival, avaient fait la preuve du talent singulier de Christine Ehm. *Un ange passe*, qui met en scène un jeune comédien dilettante (Olivier Hamel) et un vieil homme qui a, jadis, tué sa femme (Claude Piéplu, tout simplement suave), est à la hauteur des espoirs que laissaient espérer ces deux premiers films.

On reconnaît le cinéma de Christine Ehm à la façon dont ses plans tombent comme des couperets et viennent ainsi trancher l'espace et le temps en fines rondelles. Chez elle, le découpage se sert des dialogues comme appui pour faire basculer, avec une grande habileté, la temporalité et l'espace traditionnels. Ce sont les mots qui donnent au récit sa linéarité, les mots qui tracent son fil conducteur tandis que le temps et le lieu sont utilisés sans aucune visée naturaliste.

La mise en scène, privilégiant une caméra toujours fixe, utilise l'appartement du vieil homme de manière très théâtrale, comme s'il s'agissait d'une série de scènes juxtaposées les unes aux autres (la scène chambre, la scène balcon, la scène cuisine, la scène salon, la scène salle de bain,

etc.). L'espace occupé par l'appartement se trouve ainsi entièrement exploité, cela souvent au cours d'une même séquence de dialogues. De même, lorsque les deux personnages discutent, le changement de pièce d'un plan à l'autre, les gestes et occupations secondaires des personnages (ils mangent, se brossent les dents, font le ménage), de même que les vêtements qu'ils portent, concourent à nous indiquer le passage du temps. Mais la continuité de leurs propos vient systématiquement contredire ces informations. Il en résulte un climat d'étrangeté qui, ajouté aux situations dans lesquelles se trouvent les personnages, n'est pas sans rappeler le théâtre de l'absurde.

Dans *Un ange passe*, Christine Ehm dessine un étrange rapport de fascination, proche du vampirisme, entre deux personnages. À travers une série de gestes quotidiens et de conversations débitées sur un ton toujours anodin, elle aborde les thèmes de la vie privée (quelqu'un fait irruption chez soi), de la solitude (ça fait quelqu'un à qui parler), de l'amour (mais il apprend que j'ai tué ma femme) et de la création artistique (et il décide d'en faire un roman). Voilà un film simple et tonifiant, sans trop de prétention. ●

«ÊTRE PARISIENNE,

par Linda Soucy

À vingt-huit ans, Christine Ehm

a déjà réalisé quatre films, dont trois ont été présentés au Festival international de films et vidéos de femmes de Montréal: *Simone* (1984), *Horoscope favorable* (1987) et *Un ange passe* (1988), son dernier-né qui est un faux polar. Dans le contexte actuel de production en France, Christine Ehm fait figure d'exception. Tous tournés avec des budgets restreints, ses films révèlent

un univers singulier où, sur fond de quotidienneté, cohabitent le grave et le léger, l'étrange et l'aérien. Christine Ehm excelle dans l'autopsie des rencontres impromptues, et à cent lieues de la surcharge et de la quincailleterie,

elle pratique la sobriété de la mise en scène: ses plans sont le plus souvent fixes pour permettre justement de mieux voir et de mieux entendre ce qui advient là, à l'intérieur du rectangle de l'écran. Voici donc, en vrac, des extraits d'une conversation avec cette cinéaste intrépide.

LES HISTOIRES, LE POLAR, LE CINÉMA ET LA MORT

«Ce que j'aime bien au cinéma, c'est de partir d'autres histoires que j'ai vues, ou que j'ai lues. Dans *Simone* par exemple, il y avait des histoires d'Indiens. J'adore aussi le polar. *Un ange passe* n'est pas un vrai polar, ça n'en prend que les grosses ficelles, les rites. J'aime le rituel du polar: l'enquête, les questions. Le polar est le seul endroit où la mort est le début de quelque chose. La mort c'est triste, horrible, désespéré, dramatique, mais dans le polar ça n'a plus du tout cette valeur-là. Il y a certes les parents de la victime qui sont affligés, mais on n'en a rien à secouer. Ce que j'aime dans le polar c'est que justement la mort n'ait plus cette valeur tragique et que des gens qui sont en train de manger puissent dire: «Machin y déjeune pas avec nous ce matin?» et s'entendre répondre: «Mais non, tu sais bien qu'on l'enterre cet après-midi.»